

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.
LYON : 3 fr. par trimestre.
PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,
Au THÉÂTRE, journal de Paris.



S'adresser, pour tout ce qui concerne
la rédaction et l'administration du
journal, à M. Francis LIROSSIER;
pour les dessins, à M. Ch. KIAPORY

BUREAU :
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS.

VIVE LE ROI!

Il est une royauté qui survit à toutes les révolutions, à tous les tremblements de terre politiques, c'est la royauté de la fève.

Hélas! c'est une royauté éphémère et fugitive, qui dure ce que dure un repas, l'espace de quelques heures, mais c'est aussi une royauté sans tracassas, sans soucis.

Ce roi, qui a trouvé sa couronne dans la fève d'un gâteau, a pour premier ministre l'échanson qui verse à boire, pour sujets de joyeux convives autour d'une table copieusement chargée.

S'il fait des lois, ce ne sont que des lois de plaisir; comme Louis XI, il veut qu'on s'amuse, seulement comme le roi il ne fait point pendre ceux qui ne s'amuse pas.

Il a pour reine celle qu'il a choisie entre toutes, reine d'un jour, dont la couronne ne trace aucune ride sur son front de quinze ans.

Aussi, sans crainte de porter atteinte à la tranquillité publique, sans vouloir renverser le pouvoir, sans frayer des sergents de ville, que de gens ont crié pendant ces derniers jours : *Vive le roi!*

Francis LIROSSIER.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN.

Il y a des gens qu'on ne verrait jamais, si l'année n'avait pas un premier jour, pendant lequel on leur fait visite.

A vrai dire, les visites n'ont que cela de bon : rappeler son souvenir à des personnes qui vous oublieraient complètement.

Quant à la forme des visites elle est unique, c'est une comédie dont le dénouement est identiquement le même.

En voici le scénario.

Un monsieur en habit noir, sonne à la porte de M. ***

LA SONNETTE.

Drin drin.

LE DOMESTIQUE (ouvrant).

Ah! c'est Monsieur B.

LE MONSIEUR.

M. X.... y est-il?

LE DOMESTIQUE..

Non, Monsieur.

LE MONSIEUR.

Veillez lui remettre cette carte, et lui exprimer mes regrets de ne pas l'avoir rencontré.

Ce Monsieur en habit noir ment comme un dentiste ou un fabricant de chaussures en gutta-percha, car à peine la porte est-elle fermée, qu'il s'écrie avec une joie à cent degrés au-dessus de zéro : Quelle chance!!

Il est d'usage, lorsqu'on porte soi-même sa carte, d'y faire une corne. Cet usage est fâcheux pour les hommes mariés. — Dernièrement, une petite fille, en voyant la carte d'un monsieur qui a une femme... légère, disait dans un salon : « Papa, voilà le nom de M. B... avec sa corne. »

Lorsqu'on rencontre la personne, la visite prend une autre physionomie.

Esquignons ce second scénario.

Un monsieur en habit noir sonne à la porte de M. X :

LA SONNETTE.

Drin drin.

« La porte s'ouvre. »

LE MONSIEUR.

M. X.. y est-il?

LE DOMESTIQUE.

Oui monsieur.

LE MONSIEUR.

(Haut) Ah tant mieux! (bas) Le diable l'emporte.

LE DOMESTIQUE ouvre la porte du salon.

M. B....

M. X.

Ah! c'est vous mon cher.

LE MONSIEUR.

Permettez-moi de vous présenter ainsi qu'à madame mes vœux de bonne année.

M^{me} X.

(Haut) Nous les acceptons avec plaisir, (bas) j'accepterais avec beaucoup plus de plaisir des bonbons, le vieux grigou n'en a pas apporté.

LE MONSIEUR.

Il fait cette année un temps superbe.

M. X.

Délicieux.

LE MONSIEUR.

Je crois que les récoltes seront bonnes.

M^{me} X.

On le dit.

LE MONSIEUR (se levant).

Je vous demande la permission de vous quitter, j'ai encore beaucoup de visites à faire.

M. X.

Comment, mon cher ami, je n'ai qu'à vous remercier de ne par nous avoir oubliés.

Le premier jour de l'an est celui de l'année où il se débite le plus de mensonges, le plus de sucreries, le plus de compliments stupides.

des comme des rebus de papillotes, et de mauvaises papillotes aux rebus stupides comme les compliments; on s'embrasse, on se serre la main en s'envoyant tout bas à tous les diables, les portiers vous sourient pour avoir des étrennes, on reçoit et on donne des baisers à toutes les vieilles et laides femmes de sa connaissance; la veille, les amants quittent leurs maîtresses pour ne pas leur faire de cadeaux, et les beautés légères sont plus tendres dans l'espérance d'en avoir; si on avait un lorgnon qui pût lire au fond des cœurs, on n'y lirait jamais de plus vilaines choses que le premier jour de l'année.

Soyez sûrs, chers lecteurs, que personne plus que nous ne forme pour vous des vœux sincères... en échange de votre abonnement.

F. LINOSSIER.

Bals masqués.

Pierrots, chicards, débardeurs, titis, réveillez-vous, l'heure de votre résurrection a sonné! Rozet, à la tête de son orchestre, a donné le signal: debout, et dansez!

Le carnaval est court comme votre jeunesse; profitez du premier, puisque vous avez la seconde.

Car, hélas! à soixante ans, lorsque la neige est tombée sur les chevelures blondes ou noires, à soixante ans l'époque du carnaval est celle des rhumes, des catharres, des oppressions.

Debout donc! puisque vous avez le jarret ferme; cueillez des souvenirs pour les derniers jours de la vie, où l'on ne peut plus vivre que par le souvenir, où le cœur égrène le chapelet de ses amours passées, en murmurant tout bas: « Quand j'avais vingt ans! »

Vous tous qui avez vingt ans, amusez-vous! Je n'ai qu'un regret, moi qui n'ai plus vingt ans, celui de ne pas m'être amusé comme je vous conseille de le faire.

Puis on dit l'ALCAZAR si beau!

On dit, car nous ne l'avons pas vu.

Mais nous avons ouvert un conte des *Mille et une nuits*, et nous avons lu la description fantastique d'un de ces palais qu'une fée faisait éclore, comme Dieu fait éclore les fleurs.

On dit qu'il y a dans ce palais un jardin étrange; là, les fleurs, réunies en groupes ou isolées, se balançant sur leur tige, sont des fleurs de feu: le gaz, se prêtant aux caprices des poètes-architectes, prend toutes les formes.

Ici, c'est une tulipe, la fleur orgueilleuse; là, la jacinthe à laquelle vous pouvez allumer votre cigare.

Puis, des grottes, des cascades, des boudoirs, des glaces, des kiosques, des amours au fond des bosquets de verdure, des nymphes dans le costume qu'avait la chaste Diane lorsqu'elle fut surprise par le chasseur Actéon.

Puis des flots de lumières, des flots de musiques, des flots de dentelles, des flots de femmes, c'est-à-dire que la poésie vous entre par le nez, par les yeux, par les oreilles, on vous enfourme vos pleines poches pour quatre francs, vous en avez pour quatre cents francs.

Enfin une mesure que nous ne saurions trop approuver, c'est que toutes les femmes admises dans ce sanctuaire de l'art, ne seront reçues que sur la présentation d'un certificat de bonne vie et de bonnes mœurs, délivré par leurs propriétaires, aussi à la fin de la saison d'été, on décernera une couronne de rosière à la plus intrépide danseuse.

La vertu doit être toujours récompensée.

Lorsque nous aurons vu l'Alcazar, nous en dirons plus long.

— Vous ne l'avez donc pas vu?

— Non.

— Pourquoi?

— Si vous receviez le lundi matin, une invitation pour un bal qui a eu lieu le samedi, comment feriez-vous pour y assister?

— Cette bêtise.

— D'accord, c'est une bêtise, — mais c'est ce qui nous est arrivé pour le premier bal de l'Alcazar.

— Pourquoi en parlez-vous alors?

— Vous parlez bien politique.

— Oh! la politique, c'est différent.

— Avec ça que vous y comprenez fort!

— Certainement.

— Je vous ai entendu crier: « Vive la république » au commencement de l'année 1848.

— Tout le monde criait, j'ai fait comme tout le monde.

— Je vous ai vu pleurer de joie, lorsqu'on a porté la république en terre.

— Tout le monde pleurait comme moi.

— Vous voyez donc bien que vous n'entendez goutte en politique, et que je peux parler plus sagement de l'Alcazar que je n'ai pas vu. Avez-vous acheté *l'Argus*?

— Oui.

— Je vous remercie, j'ai pour vous quinze centimes d'estime. — Lorsque j'aurai vu l'Alcazar, je vous en reparlerai.

CHRONIQUES.

Papa Courtois va partir, la nouvelle est certaine, elle circule dans le monde, dans la rue, dans les boudoirs des lorettes et dans les pensionnats de jeunes filles; pauvre théâtre de la galerie de l'Argus, les triomphes de la famille Courtois lui ont fait secouer la poussière de ses corniches, et balayer les araignées qui salissaient ses dômes. Maintenant il va rentrer dans son obscurité, dans son silence; les araignées vont reprendre leur tâche laborieuse et tisser leurs dentelles. Pauvre théâtre de la

galerie de l'Argus! Le départ de M. Courtois est annoncé, à nos lecteurs de profiter de l'avis.

M. George Hainl et M^{me} Cabel ont organisé pour mardi 11 courant un concert dans la salle du Cercle musical au bénéfice d'un artiste malade.

Dans cette grande famille artistique si étroitement unie, le plus beau privilège du talent est celui de pouvoir venir en aide à l'indigence. George Hainl nous a habitués à de pareils actes, et son violoncelle qui se tait, parle toujours lorsqu'il s'agit de gagner le pain d'un malheureux qui souffre.

M^{me} Cabel s'est associée à notre chef d'orchestre, et nous sommes heureux de pouvoir louer la femme de cœur comme nous avons si souvent loué l'artiste.

« Chantez madame au bénéfice d'une pauvre femme qui grelotte dans son grenier, chacune de vos roulades fera tomber des tables du riche les miettes sur le parquet du pauvre; aimable et bonne fée, la misère à votre voix s'éloignera. Chantez, madame, pour que nous puissions vous louer, et que votre nom se trouve en même temps dans nos critiques et dans les prières reconnaissantes de ceux que vous aurez sauvés. »

Autour de M. George Hainl et de M^{me} Cabel se sont groupés les artistes les plus remarquables de notre Grand-Théâtre; — le concert atteindra donc, nous l'espérons, le noble but auquel il vise.

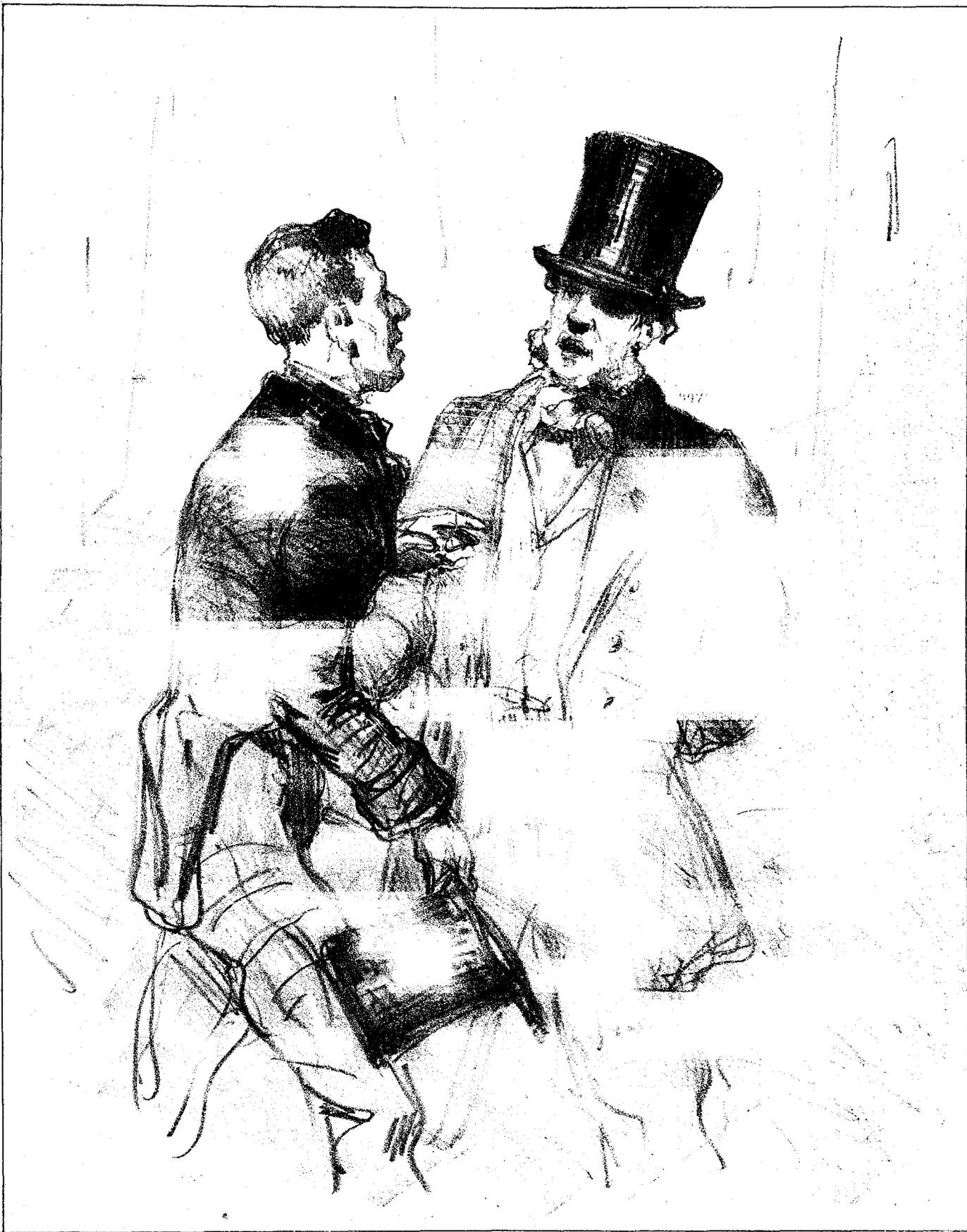
Tout le monde sait quelle est d'ordinaire la musique que dans les soirées on donne aux danseurs; quelques amis complaisants, quelques jeunes filles sortant de pension se mettent au piano, et jouent, tant bien que mal, un quadrille ou une polka laborieusement appris et souvent médiocrement sus; le motif de cela venait de ce qu'il n'y avait pas ici d'entreprise à laquelle on pût s'adresser pour trouver un orchestre.

M. Rozet a eu l'heureuse idée de remplir cette lacune, et il a organisé une entreprise pouvant fournir soit des orchestres complets, soit un piano ou un violon seul.

La réputation de M. Rozet, second chef d'orchestre au Grand-Théâtre et directeur de la musique du *Palais de l'Alcazar*, est suffisamment établie pour que nous n'ayons pas ici à en faire un éloge, qui réponde de la bonté des artistes qu'il pourra fournir aux personnes donnant des soirées.

Citons quelques noms d'artistes que s'est adjoint M. Rozet, cela vaudra mieux: M. Farnier, premier piston de Lyon; MM. Blankemann frères (piston), célébrités parisiennes; mademoiselle Blankemann, pianiste distinguée, qui

TOUT CE QU'ON VOUDRA



Lyon Imp. Gerente fils r. St-Joseph 12.

— Monsieur, serait il de Crémieu par hasard ?

— Non M^r... et si j'en étais, je vous prie de croire que ce ne serait pas par hasard.

feront entendre un très joli répertoire de piano, piston ou violon, enfin l'élite des artistes du Grand-Théâtre et de la ville de Lyon.

Ainsi M. Rozet pourra dans le même jour fournir plusieurs orchestres.

Ce n'est point tout.

M. Rozet, compositeur distingué auquel notre Grand-Théâtre doit de très-jolis ballets, et le Jardin d'Hiver de gais quadrilles, peut se charger de composer et d'arranger toutes les musiques de danses nouvelles ou de genre; enfin, professeur de chant et chef d'orchestre, il peut organiser et diriger les concerts qui précèdent quelquefois les soirées dansantes.

L'Argus et le Vert-Vert devait donner cette excellente nouvelle à ses abonnés; maintenant les invités pourront être sans pitié pour les soirées, où, sous prétexte d'un orchestre, on leur servira un charivari.

Les personnes qui voudront traiter avec M. Rozet pourront écrire ou s'adresser au Concierge du Grand-Théâtre.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE M. LEFEBVRE. — M^{lle} SCRIVANECK.

M. LEFEBVRE est à peu près inconnu du public, qui ne sait pas combien sont importantes et difficiles les fonctions de régisseur.

Régir des artistes, c'est-à-dire être le premier de tous, les gouverner sans froisser leur amour-propre, l'utiliser habilement au profit de l'œuvre commune, distribuer à chacun le rôle qui lui convient, — voilà un premier point dont la solution n'est pas aussi facile que celle d'une règle de trois.

A ces fonctions M. LEFEBVRE joint celles de metteur en scène. — Ces mots, qui appartiennent à l'argot dramatique, ne sont peut-être pas compris de nos lecteurs. Expliquons-nous.

Lorsqu'on monte une pièce, les acteurs n'ont pour se guider que la brochure; mais la brochure est lettre morte, elle donne bien à chaque acteur ce que doit dire chaque personnage; mais comment doit-il le dire? Par où faut-il qu'il sorte, par où faut-il qu'il entre? Où faut-il qu'il s'assoie? En un mot, la brochure n'est qu'un tableau dont les artistes doivent animer les personnages sans vie. Or, chaque artiste individuellement s'occupe de son rôle, sans s'inquiéter de celui de son camarade; il cherche l'effet qu'il peut produire sans calculer que cet effet annulera celui de l'acteur qui lui donne la réplique. Le metteur en scène remplace le public, guidant parfois le goût de l'artiste; il s'occupe plus spécialement de l'ensemble de la pièce, les rôles ne sont plus pour lui que les parties d'un grand tout, qu'il réunit ensemble pour que l'œuvre soit bonne.

On comprend de suite quelle est l'importance

de ces fonctions, et combien, pour les remplir, il est nécessaire d'avoir la profonde entente de la scène.

A Paris, les auteurs viennent en aide au metteur en scène; — en province, le metteur en scène est obligé de faire la besogne de tous, de comprendre ce qu'ont voulu faire les auteurs, et de faire passer sous les fourches caudines des règles dramatiques le vaudeville ou le drame mis en répétition.

Nous avons dit quel était l'emploi de M. LEFEBVRE, le public peut juger maintenant par lui-même avec quelle habileté le régisseur le remplit.

Au bénéfice, il y a eu foule et c'était justice.

« *La Femme aux œufs d'or* » est une pochade fort spirituellement écrite, et qu'ont joué avec verve MM. LUREAU, GIRAUD et M^{lle} SOPHIE. — M^{lle} SOPHIE a obtenu elle son plus beau triomphe, c'est qu'aussi jamais la direction n'avait confié à cette artiste un rôle aussi important; chargée de représenter trois personnages, elle a donné à chacun la physionomie qui lui était propre. Le public a sanctionné par ses bravos la confiance de la direction en cette actrice.

« *Un Fils de famille* » est l'un des grands succès de l'année, le Gymnase le joue tous les jours devant une salle comble; aussi tout en nous inclinant devant de pareils faits plus éloquents que nous, ne protesterons-nous pas contre cet ouvrage, qui a le tort de ressembler un peu trop à une foule de vaudevilles.

Après tout, ce reproche ne signifie rien, si avec la réminiscence de mauvais vaudevilles M. Bayard en a fait un excellent, c'est déjà être très-habile.

Un Fils de famille aura sur notre scène le succès qu'il a à Paris, grâce aux artistes qui l'interprètent: MM. BONDOIS, LUREAU, DORSAY, HAMILTON, M^{mes} MASSON, BUYCET, DORVAL. — BONDOIS est bien *le Fils de famille* qui, jeté dans un régiment à la suite de folies de jeunesse et de dettes, cherche à oublier dans les vins bleus et les baisers des paysannes, le vin de Champagne et les sourires des élégantes femmes du monde, mais qui, à peine a-t-il touché le parquet d'un salon, redevient ce qu'il était autrefois, un lion jetant l'or à pleines mains et l'esprit à pleine bouche. DORSAY a compris et rendu à la lettre ce caractère d'un colonel, cœur d'or sous une cuirasse de cuivre, grondant, criant, toujours à cheval sur la discipline et pardonnant en grondant encore. LUREAU a été un troupiier fini, un brosseur modèle; cet artiste, de chaque rôle, fait un succès.

M^{lle} MASSON, à laquelle le public ne rend pas toute la justice qu'elle mérite, a été charmante sous le bonnet de la paysanne et la robe de grande dame. Ce que possède au suprême degré cette artiste et ce qui fait que nous serons

toujours son champion, c'est qu'elle a les deux qualités que nous aimons dans la femme: la distinction et la grâce. M^{lle} MASSON a dans sa toilette un goût ravissant, dans sa tournure la nonchalance voluptueuse de la femme du monde, et sur ses lèvres le gracieux sourire qui va si bien à tous, aux grisettes comme aux grandes dames; enfin M^{lle} MASSON parle correctement, la langue française est une divinité respectée par elle, et il est plus d'un acteur et d'une actrice dont on ne pourrait pas en dire autant. Si à Lyon on jouait la comédie, M^{lle} MASSON y prendrait le premier rang.

Plaiguez FOURNIER; si *Damoctès* avait au-dessus de sa tête un poignard suspendu par un cheveu, il a lui un parapluie qui le menace plus encore que ce fatal poignard, car ce parapluie le compromet aux yeux d'un mari qu'il n'a pas fait... mais qui se croit... En somme FOURNIER se marie et abrite sa tête sous le parapluie conjugal. — M. LAMBERT joue avec FOURNIER cette *Tabarinade*, on rit depuis le commencement jusqu'à la fin.

Jeudi a eu lieu la première représentation de M^{lle} SCRIVANECK.

M^{lle} SCRIVANECK est une artiste qui s'est adonnée aux rôles dramatiques, auxquels DÉJAZET a donné son nom. Pour tenir cet emploi, deux qualités sont nécessaires: la jeunesse et l'entrain. Or, M^{lle} SCRIVANECK possède au suprême degré ces deux qualités.

Sa figure, qui rappelle celle de M^{lle} CORÈS, est vive, spirituelle; la malice et l'esprit pétillent dans ses yeux, le bon mot glisse et s'échappe de ses lèvres roses.

M^{lle} SCRIVANECK a inauguré la série de ses représentations par deux excellentes pièces. *Embrassons-nous Foleville!* et *La fille de Dominique*. Le succès de cette charmante actrice a été ce qu'il devait être, grand et superbe: fleurs, bravos, rappels, rien n'y manque, et M^{lle} SCRIVANECK a dû voir que les *Lyonnais*, dont la réputation artistique est quelque peu éclopée dans le monde parisien, ne sont ni des vandales ni des chinois.

Dans les deux pièces choisies par M^{lle} SCRIVANECK, MM. LAMBERT, BONDOIS, LUREAU ont obtenu à côté de l'artiste parisienne leur part de triomphe; les *Lyonnais* ont encore l'esprit d'être juste pour tous, et cet esprit-là est celui des bons cœurs.

Des circonstances indépendantes de notre volonté, ne nous permettent pas de publier la critique des représentations du Grand-Théâtre.